

## Remarques sur l'histoire de la conquête de la Dacie.

Les écrivains qui étudièrent la question de la conquête de la Dacie tombèrent presque tous dans deux erreurs importantes. *Cichorius*, dans son ouvrage sur les reliefs de la colonne Trajane, a commis le premier les erreurs dont se sont nourris ceux qui s'occupèrent ensuite de l'étude de la conquête.

La première erreur est celle-ci : on considère la conquête de tout le territoire, suffisamment complète, après la deuxième guerre de Trajan, pour qu'il ne reste plus à effectuer que l'organisation de la province.<sup>1</sup> Or l'occupation ne pouvait être au contraire qu'un envahissement gradué. Nous sommes ici devant une situation analogue à celle de la Germanie et de la Rhaétie. Là on peut il est vrai connaître la date de chaque pas en avant ; chez nous seul le principe de l'occupation graduelle est indubitable ; nous ne pouvons pas mettre en évidence les limites et la date de chaque pas en avant, ou du moins pas avec une précision scientifique.

La deuxième erreur fondamentale (erreur qu'il est dangereux de propager, et utile de corriger), consiste à faire jouer à la ligne valaque de l'Olt un rôle déjà dans la deuxième expédition de Trajan. *Cichorius* prétend que l'une des armées de Trajan poussa jusque là, et, traversant le défilé de Vöröstorony, passa dans la vallée du Szebenpatak, puis tourna vers le sud, après avoir atteint la rive gauche du Maros. Dans cette marche en avant, elle aurait atteint et traversé la vallée du Strigy, puis poussé jusqu'à Sarmizegetusa, pour se rencontrer avec le deuxième corps d'armée, dirigé par l'empereur.

Déjà *Petersen* avait remarqué que *Cichorius* attribuait une trop grande importance à la vallée de l'Olt et au défilé de Vöröstorony ;<sup>2</sup> mais il le

---

<sup>1</sup> *Filow*, Die Legionen der Provinz Moesia. *Klio*, Sechstes Beiheft, 1906. p. 56—57. C'est l'ouvrage le plus récent à ce sujet, mais les autres écrivains expriment la même opinion.

<sup>2</sup> *E Petersen* : Trajans Dakische Kriege. Leipzig, I. vol. 1900. II. vol. 1903. voy. p. 62 et suiv. du premier vol. etc.

fit avec circonspection, car il ne possédait pas de données certaines pour démentir ces affirmations; il voyait seulement que les reliefs de la colonne trajane permettaient de soutenir les deux thèses opposées.

Nous ne nous proposons pas ici de critiquer en détail les vues de Cichorius. Ce n'est du reste pas nécessaire, car il y a un passage qui contient le point de départ de ses vues erronées; Cichorius prétend ce qui suit, en corrélation avec la table CVI: A l'achèvement de la première guerre, la partie sud ouest de l'ancien empire dacien, c'est à dire le territoire s'étendant jusqu'au Danube, l'Olt et les Carpathes méridionales, serait devenu possession romaine. Le but de la deuxième guerre aurait donc été la conquête de la Transylvanie moyenne, à savoir (*naturellement*, comme il dit), d'abord la partie méridionale, limitée au nord par le Maros, rivière principale de ce pays. Pour l'armée venant du sud, ou plutôt du sud-ouest, il est certain que seules les vallées du Maros, du Kisküküllő et du Nagyküküllő, et la vallée supérieure de l'Olt, pouvaient entrer en ligne de compte. Trajan, venant du sud et poussant vers le nord, avait d'abord à conquérir les deux vallées méridionales, de façon à chasser l'ennemi pas à pas vers le nord, et ainsi, non seulement à protéger son aile droite, mais encore à assurer des communications pour son retour. C'est pourquoi, lors de son expédition de l'an 106, Trajan choisit, pour sa marche en avant, les vallées de l'Olt et du Nagyküküllő. La vallée du Kisküküllő ne pouvait pas être prise en considération, car elle ne possédait pas de voie militaire.<sup>1</sup>

Cichorius prétend qu'à l'achèvement de la première guerre, un autre territoire serait aussi tombé dans les mains des Romains, tel que celui connu plus tard comme une partie de *Moesie supérieure*, ou celui qui séparait les deux armées dans la première année de leur avancement. Mais cette affirmation est erronée. La Petite Valachie ne pouvait pas non plus appartenir aux Romains, et pour la raison suivante: Le long de l'Olt se trouvait une chaîne de campements, depuis Celei près du Danube, jusqu'aux Carpathes. L'un des campements de cette chaîne, celui près de Bivolari, a été établi par Hadrien, d'après Domaszewski. Tocilescu, la même année que l'apparition du III. volume de Cichorius a démontré que cette ligne de camps a été établie en 138—140 après J. C.<sup>2</sup> Il est certain aussi que cette ligne de camps s'est prolongée en

<sup>1</sup> Conrad *Cichorius*. Die Reliefs der Trajanssäule. Berlin, II. vol. 1896, III. vol. 1900, voy. p. 179 et suiv. a III. vol. et répétitions ailleurs. C'est là toujours la base de ses raisonnements.

<sup>2</sup> G. Gr. *Tocilescu*. Fouilles et Recherches archéologiques en Roumanie. Bucarest. 1900. p. 120—141.

Transylvanie, dans la direction du cours de l'Olt: Les camps de Nagytalmács, de Kissink, de Héviz, sont connus; le long de l'un des affluents de l'Olt, le Fekete-ügy, se trouvent aussi les camps de Komolló et de Bereczk, réunis par une route avec le camp moldavien de Poiana, à travers la gorge de Ojtoz.

Il est vrai que personne n'a étudié ces camps d'une façon approfondie, mais en tous cas rien ne s'oppose à ce que nous les considérions comme contemporains de ceux de la Roumanie. Au contraire, tout indique que si Héviz, par exemple, n'était pas le siège d'une légion au temps d'Hadrien, ainsi qu'on le croyait précédemment, c'était en tous cas le siège d'un camp, où siégeait la vexillation de la légion XIII. G.<sup>1</sup> C'est donc pour cette raison aussi que nous considérons les camps près de l'Olt et du Fekete-ügy comme étant de l'époque d'Hadrien, et pas seulement en raison de la continuité géographique.

Il est aussi certain que l'Olt formait la frontière entre la Moesie inférieure et la Dacie. Alors pourquoi cette rangée de camps le long de l'Olt? La seule explication possible est celle-ci: lorsqu'on les construisit (au temps d'Hadrien par conséquent), l'une des rives de l'Olt était territoire ennemi: on n'aurait pas eu besoin sinon de fortifier à tel point la frontière. Cela étant posé, il nous reste à savoir si c'était la rive droite ou la rive gauche qui était pays ennemi. Mais cette question n'est pas difficile à résoudre, car on a déjà établi d'une façon tout à fait certaine que la région à l'est de l'Olt était conquise par Trajan. Une partie en était même déjà territoire romain vers le milieu du premier siècle après J. C., car nous savons que Tyras, à l'embouchure du Seret, appartenait déjà à la Mésie en 57 après J. C.

Si donc on construisit, en 138—140 après J. C., des camps de protection près de l'Olt, cette protection n'était entendue que contre la région à l'ouest de l'Olt, en d'autres mots cette région occidentale n'appartenait pas encore alors à l'empire, et elle pouvait d'autant moins y appartenir à la fin de la première expédition d'Hadrien. D'après nous, la première expédition dacienne de Trajan n'a pas accru l'empire romain, si ce n'est de cette étroite bande comprise d'une part entre le Viminacium-Tibiscum, d'autre part entre le Tsierna-Tibiscum.

L'affirmation fondamentale de Cichorius est donc réfutée. Nous ne pouvons pas attacher plus de poids à l'autre affirmation, d'après laquelle la région au sud du Maros aurait été naturellement la partie de la Transylvanie intérieure conquise en premier lieu. Cette hypothèse lui était indispensable, car d'après lui, se basant sur une certaine figure

<sup>1</sup> *Filow*, o. c. p. 61. par. 7.

des dessins (de la colonne), on avait dû atteindre la capitale construite par les Daces à l'est du pays, au dessus de la grotte de Homoród-almás, près du ruisseau Vargyas, puisque Sarmizegetusa avait été déjà abandonné aux Romains, ou pris par eux, à la fin de la première guerre.

Mais rien ne prouve qu'à l'emplacement de l'ancienne capitale on en ait construit une autre. Mais dans ce cas nous ne pouvons interpréter la marche de la conquête qu'en admettant que Sarmizegetusa n'est tombé dans les mains romaines que pendant la deuxième guerre. Les conquérants avancèrent alors, allant de là le long de la vallée du Strigy, traversèrent le Maros près de Piski, et continuèrent leur route le long la vallée de cette dernière rivière, jusqu'à Vécs. Le camp de Kiskalán se trouve sur cette ligne, dans la vallée du Strigy; en face de Kiskalán, dans la partie de Kőboldogfalva appelée Gredistye, se trouve Csetátye, qui est le reste d'un camp romain.

Le long du Maros, la route était protégée par huit camps. Ces camps se trouvent tous le long de la rive droite du Maros, ce qui semble bien montrer que l'ennemi se trouvait sur la rive gauche. Mais ce qui le montre encore, c'est que la région de l'or se trouve déjà sous la domination romaine, au temps de Trajan.<sup>1</sup> Il est vrai que nous ne connaissons pas la frontière occidentale, entre le Maros et le Sebes-kőrös mais nous savons que la région de l'or appartenait aux romains aux temps de Trajan. D'autre part, comme le camp de Veczel, au contraire de tous les autres camps du Maros, se trouve sur la rive gauche de la rivière, cela montre que la frontière doit être cherchée peu à l'ouest de là. Ajoutons encore, qu'à côté de Tsierna, ad Mediam, Pons Augusti, Sarmizegetusa et Micia, figure encore, comme prolongement de la ligne, Ampelum, en portorium; mais, tandis que les premières localités se trouvaient sur la frontière du pays, ici on payait les droits sur des marchandises étrangères.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Jung. Fasten der Provinz Dacien. Innsbruck, 1894. p. 163.

<sup>2</sup> Les études de Domaszewski, dans Arch. epigr. Mitt. XIII. vol. p. 129 et suiv. sont caractéristiques à ce sujet. En connexion avec cette question, il dit, dans les Rhein. Mus. année 1893, p. 242. par. 4: La correspondance entre les camps de la plaine (Hongrie Méridionale), et ceux des plateaux Transylvaniens, est aujourd'hui encore complètement inconnue. *A l'ouest d'Ampelum il a dû y avoir des castellum bien que nos cartes archéologiques montrent ici des territoires encore inexplorés.* Jung (o. c. p. 141, par. 4.) demande à ce sujet: Que devons-nous entendre par là? Peut-être devons-nous chercher en tel castellum à Kőrösbánya, ou bien où?

La question est posée comme si l'hypothèse de D. était impossible. Mais elle ne l'est pas. Il est naturel que si la frontière occidentale de la région de l'or est en même frontière occidentale de la province, cette ligne devait être fortifiée: entre le Maros et le Sebes-Kőrös devait donc forcément se trouver une ligne frontière fortifiée. Les camps le long du Maros sont encore alors sur la frontière orientale.

Tout cela semble bien démontrer que la conquête s'est faite le long de la rive droite du Maros, tout au moins, d'abord, jusque vers Felvincz, d'où une route diverge vers Potaissa. Le prolongement en ligne droite, de cette ligne, est celle construite de Potaissa vers Napoca, en 108—109 après J. C. par la cohors I. Flav. Ulp. Hisp. mil. c. R. e. ainsi que le démontre la pierre milliaire trouvé à Ajton. (C. I. L. III. 1627.)

A Napoca la ligne routière se divise de nouveau. La ligne orientale va dans la vallée du Szamos, jusqu'à Dés, et de là, correspondant aux deux embranchements du Nagyszamos, un embranchement continue dans la direction de Alsó-Ilosva, Bethlen, et Várhely (près de Beszterce), où tournant vers le sud, atteint à Marosvécs la ligne routière qui a pu être retracée jusqu'ici, dans la vallée du Maros. La ligne qui diverge de là, à Dés, le long du Szamos, a pu être retrouvée jusqu'à Vaád. Il est probable que cette ligne allait plus loin allait jusqu'à Tihó, et de là jusqu'à Porolissum, où elle se rencontrait avec la route allant de Napoca à Szucság, Magyar Gorbó, Zutor, Magyaregregy et Romlot. Cette dernière route formait en même temps la frontière occidentale du territoire conquis.

Il nous reste maintenant à résoudre la question de savoir si c'est la région à l'est du Szamos, ou bien celle à l'ouest, qui fut conquise d'abord. Il est certain d'abord que les territoires des deux rives n'ont pas été conquis en même temps, et que jusque vers la moitié du II. siècle, le Szamos jouait le rôle de rivière frontière. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut comprendre pourquoi l'on a entrepris au camp à Szamosujvár, en 142—143, les travaux notables dont témoignent les inscriptions commémoratives. Szamosujvár était donc alors une place frontière, dont on a jugé nécessaire de fortifier le camp.<sup>1</sup>

D'autre part, les trouvailles faites à Porolissum, montrent, que

En corrélation avec cette question jetons aussi un rapide coup d'oeil sur la situation du camp de Várfalva. Ce fort, dans la vallée de l'Aranyos, avait aussi, semble-t-il, comme mission, de protéger l'entrée de la région aurifère. Nous devons donc supposer que ce camp était en activité, lorsque l'intervalle compris entre la rivière Aranyos, d'une part, et la route reliant Napoca-Optatiana-Largiana-Porolissum, de l'autre, n'était pas encore territoire conquis. Malheureusement, jusqu'ici seulement les briques de la leg. V. Mac. ont été trouvées par là, ce qui, pour le moins, ne plaide pas en faveur de notre thèse. Mais elle plaide encore moins contre elle, car il s'agit ici d'une région encore complètement inexplorée et cette étant venue le plus tard à Potaissa, il est naturel que ses briques apparaissent plus facilement à la surface. Il est bon de réfléchir à tout cela, car ainsi que nous le verrons, la région de l'or doit réellement être considérée comme la première conquise.

<sup>1</sup> L'inscription trouvé là et apportant cette démonstration, est décrite dans (Indic. Arch.) *Arch. Ért.* 1905, p. 37, et dans *Jahreshefte des Österreich. Arch. Instituts XI.* (1908), p. 207.

cette place a appartenu de très bonne heure à l'empire. On sait, par exemple, qu'Antonin le Pieux, y restaura en 157 l'*amphitheatrum vetustate dilapsum*. (C. I. L. III. 836.) Or, pour qu'un amphithéâtre puisse exiger une restauration, il a dû s'écouler beaucoup de temps depuis sa construction. Il est certain aussi que les Romains, une fois établis à Porolissum n'ont pas eu pour première besogne de construire un amphithéâtre. D'autre part, les résultats des fouilles effectuées jusqu'ici à Porolissum, démontrent que cette ville était déjà territoire romain, au plus tard, dans la deuxième moitié du règne d'Hadrien.<sup>1</sup> Les camps intermédiaires n'ont malheureusement pas fourni de données chronologiques. Mais d'après ce que nous venons de dire, il ne semble pas trop téméraire de conclure que cette ligne de camps et la vallée du Szamos constituaient la première frontière du territoire conquis. Plus tard, la conquête s'étendit plus loin vers l'ouest, lorsque la frontière de l'empire fut déplacée vers les Monts Meszes, où l'on peut encore retrouver aujourd'hui des remblais analogues aux „limes“ de la Germanie supérieure, et les restes de fossés, avec les tours de garde et les petits camps. Ce déplacement de la frontière de l'empire est vraisemblablement contemporain de l'édification des camps de Kissebes et de Vármező. De là cette frontière était réunie avec Napoca par une ligne routière allant à travers la vallée du Sebeskőrös dans la direction de Bánffy-Hunyad. Nous n'avons aucune donnée nous permettant de fixer la date de ce progrès en avant, de ce déplacement de frontière. Mais comme la route conduisant de *Resculum vicus Anartorum*, (aujourd'hui Kissebes), à *Largiana* (aujourd'hui, croit-on, Zutor), fut construite en l'an 236, d'après le témoignage de la pierre milliaire découverte à Nagyalmás, (C. I. L. III. 8060.) il semble bien certain que cette marche en avant s'est produite au début du III. siècle.

En ce qui concerne le territoire à l'est du Kisszamos, seules les découvertes faites à Alsóilosva nous fournissent quelques données chronologiques. Celui qui exécuta les fouilles de ce camp, M. Charles Torma, émet l'opinion, que ce camp n'existait pas avant à l'époque d'Antonin.<sup>2</sup> Pour nous au contraire, les médailles découvertes, mais

<sup>1</sup> Démontré par le résultat des fouilles (encore en cours), exécutées par moi pour le compte du Musée National de Transylvanie (Section de Numismatique et d'Archéologie). Voir le compte-rendu dans *Erdélyi Múzeum, années 1908-1909 et Travaux* de la Section Numismatique et Archéologique du Musée National de Transylvanie, vol. II. (1911), p. 70 et suiv.

<sup>2</sup> Le camp de Alsóilosva et ses monuments. (Az Alsóilosvai állótábor stb. Az Erd.-Múzeum-egylet évkönyvei.) Annuaire de la Société du Musée National Transylvanien vol. III. p. 10 et suiv.

surtout ce fait, que la première garnison était *numerus p. . . p. . .*<sup>1</sup>, semblent indiquer que le camp fut construit vers la fin du règne d'Hadrien, ou le commencement de celui d'Antonin le Pieux. C'est donc alors que comença l'annexion du territoire à l'est du Kisszamos. Il est malheureux que ni les camps de Várhely ou de Vécs, ni celui de Maroskeresztúr, ne nous fournissent de données susceptibles d'appuyer ce qui vient d'être dit ; il est vrai du reste, qu'ils ne fournissent non plus aucune donnée capable de le réfuter. Nous devons donc nous contenter provisoirement des preuves déjà énumérées.

Ne perdons pas de vue que la Dacie était d'abord une province indivise, qui fut organisée (d'après l'opinion généralement admise), en l'an 107, immédiatement après l'achèvement de la deuxième guerre.<sup>2</sup> Mais le nom du premier gouverneur ne nous est donné qu'en l'an 110, ce qui nous invite à être prudent dans la détermination chronologique de l'origine de la province. En tous cas, en l'an 129, la province est déjà divisée en deux parties, qui sont la Dacie supérieure et inférieure. Il ne supporte évidemment pas l'examen, de prétendre que de ces deux divisions, l'une comprendrait le territoire de la Transylvanie, l'autre celui de la Petite Valachie, que par conséquent la deuxième aurait été beaucoup plus petite que la première. Nous voyons que la Petite Valachie n'appartenait pas encore à l'empire romain en 138—140. On peut cependant affirmer avec raison, que cette division de la province ne s'est pas produite sans raison. Et cette raison devait être certainement, que le territoire de la Dacie s'était accru. La division nouvelle en trois sous-provinces, qui s'est produite après l'an 158, a dû avoir une cause analogue, et ce n'est qu'alors que les Romains firent la conquête complète territoire des trois Dacies. Nous ne connaissons pas d'une façon détaillée la marche de cette conquête, mais nous possédons quelques points d'appui pour l'étude son cours ultérieur. Nous devons en tous cas admettre que les vallées des deux Küküllő ont formé des stations de cette marche en avant. Notre hypothèse est appuyée par une inscription commémorative d'un monument que fit dresser M. Staius Priscus, légat d'Antonin le Pieux, en l'honneur de *Victoria Augusta*, en l'an 157. Ce monument fut découvert à Ujgredistye. (C. I. L. III. 1416.) D'après nous, ce monument prouve suffisamment que le territoire à l'est de la vallée du Strigy ne fut conquis que dans la seconde moitié du II. siècle. Car autrement on ne peut pas comprendre com-

<sup>1</sup> C. I. L. III. 803. L'organisation de *Numeri* a d'ailleurs, comme on sait, été l'oeuvre d'Hadrien.

<sup>2</sup> C'est ainsi que raisonne aussi Filow (o. c. p. 56.) qui écrit en dernier lieu sur ce sujet.

ment le gouverneur de la Dacie aurait eu l'idée, au pied du Csetatye de Gredistye (ou, comme certains auteurs l'appellent, du Csetatye de Muncsel), de faire dresser un autel en l'honneur de l'empereur à *Victoria Augusta*.

Nous ne pouvons pas décrire ici dans les limites de ce travail, ce qui se trouvait dans cette région. Mais il est certain qu'il s'y trouvait d'importantes places-fortes, auxquelles personne, après les avoir vues n'a attribué le caractère romain; et cela, non pas à cause de leur infériorité, mais à cause de particularités qui ne peuvent pas les faire confondre avec des fortifications romaines ou grecques. Tout montré qu'il s'agit ici de fortifications de montagne, où les Daces, en cas de péril extrême, venaient se réfugier avec leurs biens et leurs familles. Tacite écrit que telle était la coutume des Thraces. Dans leurs constructions pouvaient éventuellement intervenir, en partie les architectes romaines obtenues par Decebalus, en vertu du traité de paix conclu avec l'empereur Domitien, ainsi que nous l'apprend Dio.

Dans ces fortifications se réfugièrent une partie des Daces vaincus, et une partie seulement se dispersa vers le nord du pays. Mais cette victoire de M. Staius Priscus ne devait pas encore être définitive. Cela est prouvé par l'inscription, d'après laquelle les habitants de Sarmizegetusa se soumettent à l'empereur Marc Aurèle, qui les a délivrés des dangers les menaçant des deux côtés, au temps de la guerre des Sarmates. (Eph. epigr. IV. 188.) L'un des dangers menaçant la capitale devait certainement provenir de l'Alföld, des Sarmates-jaziges. Et l'autre danger menaçant était certainement localisé dans les montagnes à l'est de là, où étaient perchés les Daces, qui venaient par intervalles faire irruption dans la plaine. Mais précisément les luttes ardentes qui se déroulaient là, nous font comprendre le pourquoi des fortifications romaines de cette région. Il était naturel que les Romains, dans leur lente marche en avant, fortifiassent pas à pas les positions prises, et s'efforçassent d'isoler des Daces et de protéger contre eux, leurs concitoyens réfugiés et d'autres barbares.<sup>1</sup>

La découverte, à Maroskeresztúr, d'un diplôme militaire daté de l'an 158, où l'on ne fait mention que de deux Dacies, milite aussi en

---

<sup>1</sup> *Jung*. (o. c. p. 145), mentionne les trouvailles faites dans cette région médailles grecques et de la république romaine, et aussi d'empereurs romains, mais seulement jusqu'à l'époque de Trajan, ou jusqu'à l'ouverture de la guerre. Cela ne prouve nullement, d'après nous, que ce territoire fut déjà conquis à la première guerre, car alors on aurait dû plutôt s'attendre à rencontrer des médailles provenant aussi d'époques plus récentes. Le manque de médailles provenant d'époques postérieures à l'appel aux armes de Trajan, s'explique très bien par l'état d'hostilité, qui empêcha toute relation commerciale entre les Romains et les Daces réfugiés là.



faveur de l'hypothèse, qu'à cette époque la Transylvanie n'était pas encore complètement conquise. Mais il y figure déjà une cohorte qui prit part à la conquête de la troisième Dacie, et qui, en même temps, (dans notre raisonnement), est en relation chronologique avec l'établissement des anciens camps situés sur la frontière orientale de la Dacie. Il s'agit de la cohors IV. Hispanorum, qui, dans la seconde moitié du II. siècle, avait sa station dans le camp de Énlaka. Or ce camp est un chaînon de la chaîne qui réunit Marosvécs à Héviz, et dont d'autres chaînons se trouvaient aussi, indubitablement, à Homoród Szent Pál et Székelyudvarhely au sud, et à Sóvár ad et Mikháza au nord.

De tout ce qui précède il résulte que nous devons considérer ces campements comme postérieurs à ceux établis le long de l'Olt ou du Maros.

A Énlaka, notamment, on a mis au jour douze monuments épigraphiques, dressés par les préfets de la coh. IV. Hisp. à diverses divinités militaires. De ces douze inscriptions, il en est deux en tout, où le nom de la cohorte n'a subi aucun grattage; il est à remarquer que dans celles-ci, la cohorte n'a pas de dénomination accessoire. De la lecture des autres inscriptions, au contraire, il ressort que la cohorte possédait d'abord à l'époque de l'édification des monuments, un surnom, qui — acquit plus tard une signification ignominieuse, et qui fut pour cette raison effacé de la pierre. Or si ce surnom avait été fortis, pia, fidelis etc. c'est à dire un surnom obtenu pour *services rendus*, on ne l'aurait pas effacé. Car si la cohorte avait été atteinte d'une telle honte, on aurait dissout la cohorte on aurait retranché la cohorte du rang des vivants. L'ignominie atteignait seulement le surnom, qui d'après cela ne pouvait être qu'un surnom tiré du nom d'un empereur romain. L'empereur subit plus tard la *damnatio memoriae*, et c'est alors qu'on fit disparaître le surnom correspondant de la cohorte. Or c'est sous le règne de l'empereur Commode qu'il devint de mode de donner, aux corps d'armée, des surnoms tirés des noms des empereurs alors régnants; ces monuments ont été donc dressés au plus tôt sous l'empereur Commode, qui régna depuis l'an 176. Ceux-ci ont pu être arrivés un peu plus tôt à Énlaka, puisqu'on y trouve aussi deux monuments sans trace de grattage. Mais la cohorte se trouvait elle déjà à Énlaka en l'an 158, c'est là une question à laquelle il est impossible de répondre. Mais y fût-elle même à cette date, que cela ne détruirait pas encore notre raisonnement, car il est certain que le territoire au sud du Maros ne tomba pas d'un coup dans les mains des Romains. Ici aussi l'avancement se fit pas à pas, et en passant d'une vallée à l'autre. Pour les vallées de deux Küküllő, on peut en tous cas démontrer que celles-ci, du moins provisoirement, n'étaient pas seulement protégées

par des camps aux points de passage (Sóvárád et Székelyudvarhely remplissaient ce but), mais qu'il y avait encore des camps, tout au moins de terre, intercalés. Jusqu'ici nous ne connaissons aucune des fortifications de la vallée du Kisküküllő. L'été dernier, il m'a été donné de retrouver à *Várhegy*, sur la rive droite du Kisküküllő, en face de Küküllővár, les restes d'un camp en terre.<sup>1</sup> Ce camp avait été aussi destiné un certain temps à la protection à la frontière, frontière constituée dans la vallée du Kisküküllő par l'ancienne route romaine. Nous ne pouvons pas, il est vrai, retracer cette route aujourd'hui, mais elle a dû certainement exister: elle était exigée pour la communication entre les castra d'Apulum et celui de Sóvárád, qui formait une station du camp de Küküllővár.

Nous connaissons depuis longtemps l'existence d'une route romaine dans la vallée du Nagyüküllő, nous soupçonnons aussi l'existence d'un camp sur le territoire de Segesvár. Des fouilles méthodiques feront certainement découvrir d'autres camps encore dans cette vallée, qui du reste, d'après le témoignage des monuments recueillis, était très peuplée au temps des Romains.

Tout ce qui vient d'être dit rend vraisemblable que dans cette conquête, progressant pas à pas, il y eut dans les vallées des deux Küküllő une station d'une certaine durée. D'autre part, et en même temps, semble-t-il, se faisait, du sud au nord, la conquête progressive de la Dacie. L'étude approfondie des talus, des routes et des restes de camps romains de la Petite Valachie, décèleront aussi, je l'espère, l'existence de stations intermédiaires dans cette marche progressive en avant.

La conquête de la Dacie était en tous cas achevée en l'an 168 après J. C. Car en cette année M. Claudius Fronto était le gouverneur des *trois Dacies*, et de la Mésie supérieure. En d'autres mots, lorsque toute la Transylvanie et la Petite Valachie se furent soumises, la nouvelle répartition du territoire devint nécessaire. Mais cela impliqua l'augmentation de la garnison, c'est pourquoi on amena ici la leg. V. Mac. C'est alors en effet que cette légion quitte son ancienne station, Troesmis, où elle ne retournera du reste plus, mais restera ici définitivement, et cela, manifestement parce que dans le nouveau territoire agrandi, une légion devenait insuffisante.

Certes, mieux que personne, l'auteur de ces lignes voit les lacunes

---

<sup>1</sup> Le camp n'a pas encore été exploré mais on a déjà pu déterminer qu'il était seulement construit en terre, et ceint d'un fossé. Il était à ce point couvert de fourrés, qu'on n'a pas même pu en déterminer la grandeur. Mais le fait certain est qu'il existe là.

documentaires résultant de l'insuffisance des recherches sur la Dacie, et se rend compte de la difficulté qu'il y a à faire un tout organique des données dispersées de ci de là, de façon à obtenir une image claire et fidèle de la marche de la conquête de la Dacie. Je crois cependant être arrivé à démontrer par ce qui précède, que les Romains n'ont pas conquis en une fois et d'un seul coup, à l'achèvement de la deuxième guerre, le territoire qui devint plus tard les trois Dacies. Soixante années durent s'écouler, avant que cette conquête fût un fait accompli. La deuxième guerre scella donc la destinée de la Dacie, mais ne la fit pas tomber entre les mains des Romains. Decebalus et probablement la meilleure partie de son armée succomba dans la rencontre. D'autres quittèrent leur patrie, et se dirigèrent vers le nord, d'où ils espéraient revenir en vainqueurs. Mais il y eut un troisième groupe, qui, sur le sol de son ancienne patrie, se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui restaient ainsi, conservaient des relations avec les exilés, et profitaient naturellement de toutes les occasions pour essayer de secouer la domination romaine, et pour tenter de reconquérir leur indépendance. Cette lutte constante avec ce double ennemi, intérieur et extérieur, rendit évidemment aux Romains la conquête très pénible. On peut en juger par ce fait, qu'Hadrien, au début de son règne, était disposé à abandonner toute la conquête. Mais il n'osa pas le faire, parce que la région de l'or était déjà couverte de colons venus de toutes les parties de l'empire romain. Est-il concevable qu'un empereur, même aussi ami de la paix que l'était Hadrien, aurait été disposé à renoncer à un territoire aussi important que la Transylvanie et la Petite Valachie réunies, simplement parce qu'on y avait des difficultés et parce que la protection n'était pas des plus faciles? Il est donc certain, qu'il ne pouvait être question que d'un territoire plus réduit. Mais même à cela il finit par ne pas renoncer. D'après ce qui précède, cette région de l'or était celle que protégeaient les camps situés le long du Maros, le camp entre Székelyöldvár et Felvincz, le camp existant probablement sur le territoire de Potaissa, et enfin celui existant certainement à Várfalva, dans la vallée de l'Aranyos.<sup>1</sup>

La deuxième question que nous aimerions à considérer comme démontrée, après ce qui a été dit, est la question de la direction suivie

<sup>1</sup> Ce fait qu'Hadrien était disposé à renoncer à la conquête de la Dacie, fournit des armes à ceux qui nient l'existence de *limes Dacicus*, car disent-ils, les Romains attribuaient si peu de valeur à leur possession, qu'ils, étaient prêts à y renoncer déjà à l'époque d'Hadrien. A tout ce qui vient d'être dit, ajoutons seulement que : *Malgré son intention, Hadrien ne renonça pas à sa conquête, mais la poursuivit au contraire, et il devint alors utile pour eux de fortifier le territoire conquis.* Ce fut même un devoir, auquel il ne faillit pas.

par la conquête. Cichorius prétendait, que la marche de la conquête pouvait seulement se faire du sud et du sud-ouest au nord, vers les vallées des deux Küküllő, du Nyárád et du Maros. Je crois avoir irréfutablement démontré que l'avancement a suivi la vallée du Maros, et que les régions au nord et à l'ouest de cette vallée ont été plus tôt conquises que celles à l'est et au sud, jusqu'à l'Olt.

Il reste malheureusement encore beaucoup à désirer au point de vue chronologique.

Ce qui précède montre aussi que ceux qui, d'après Domaszewski, cherchent dans la Transylvanie romaine un système de protection tant soit peu spécial, se trompent.<sup>1</sup> En premier lieu, la construction des camps dans la région de l'Olt et dans la Hongrie Méridionale s'explique maintenant très simplement. En deuxième lieu nous ne voyons plus aucune trace des rangées concentriques de camps qui entouraient Apulum, point militaire principal. En revanche nous trouvons, à la frontière, le système de protection qui n'existe pas seulement chez nous, mais aussi dans la Rhetie, dans la Germanie, et enfin dans la Bretagne.

**Dr. Árpád Buday.**

---

<sup>1</sup> *Rheinisches Museum* vol. 48, (1893) p. 241—242.